



Aucune étude scientifique confirme que les chiens et leurs maîtres finissent par se ressembler, mais seul un esprit contrarié pourrait nier que la ressemblance entre Sid et Rocky est saisissante. Alors qu'ils s'avancent tranquillement vers moi, je vois un homme corpulent, la cinquantaine, avec une tête ronde et un ventre plus rond encore, accompagné d'un bouledogue massif dont l'estomac considérable semble pendre presque jusqu'au sol et qui marche sur deux paires de pattes courtes et grasses. Leurs deux visages sont boursoufflés, leurs peaux respectives, tendues sur des crânes froissés, et ils souffrent d'un eczéma virulent. Ils me donnent tous les deux l'impression d'être fans de saucisses, et ils affichent tous les deux un sourire désarmant de candeur.

Sid, le plus humain des deux, est assis aujourd'hui sur son scooter électrique. Je le vois tantôt avec une canne, tantôt sur des roues. La faute à la polyarthrite



rhumatoïde, m'a-t-il dit un jour, compliquée par l'obésité, le diabète et une affection pulmonaire qui m'a paru sérieuse d'après ses explications. C'est une sacrée machine, son scooter, bleu métallique, couvert d'autocollants ; malgré la vitesse réduite, il penche dans les virages comme une moto. Rocky trotte derrière lui avec un enthousiasme sincère. Malgré une physionomie qui restreint de façon effroyable ses capacités respiratoires, Rocky est du genre sportif. D'ordinaire, il arrive au parc avec un ballon de basket qu'il fait rouler sur l'herbe avec une flamboyance que j'attendrais plutôt de ces animaux bien dressés qu'on voit dans les émissions télé de révélation de talents. Sid m'a expliqué qu'il ne l'avait jamais entraîné, que c'est simplement son inclination naturelle, il aime d'instinct poursuivre une grosse balle en la gardant autant que possible à quelques millimètres seulement de son museau. Cette compétence n'est pas réellement utile dans d'autres circonstances, elle n'a pas de but. Mais elle fait un excellent spectacle. Il pourchasse le ballon à une vitesse impressionnante pendant cinq minutes, puis s'étale de tout son long sur l'herbe, soudain épuisé, bouche ouverte et langue pendue, déroulée comme le tapis rouge de Cannes.

Aujourd'hui, le ballon est absent, il se contente de se dandiner pour suivre le rythme en soufflant comme un conduit de gaz crevé, des gouttelettes de bave élastique suspendues aux babines. M'apercevant,



Sid lève sa grosse main gauche en l'air sans ralentir l'allure.

— Je peux pas m'arrêter, mon vieux, dit-il. Pas aujourd'hui, je suis pressé. Une autre fois, OK ?

Il se tourne gauchement vers son chien.

— Allez, Rocky. Ne traîne pas.

Je lui rends son salut. Dans ce petit parc de quartier qui ne manque pourtant pas de personnalités inattendues et mémorables, Sid et Rocky sont quasiment des attractions touristiques. Ils feraient vendre des tickets.

On est en milieu d'après-midi. C'est une journée sans histoire, comme la veille et comme celles à venir. Le ciel est chargé d'une grisaille plombante, l'herbe sous mes pieds est d'un vert tendre, et encadrée des lignes blanches qui délimitent le terrain où ont lieu des matchs le week-end. Les footballeurs amateurs n'aiment pas les promeneurs de chiens, et la réciproque est vraie aussi. Les premiers sont furieux contre les trop nombreuses crottes de chiens que les maîtres ne ramassent pas, les seconds n'aiment pas que le terrain soit abîmé chaque semaine par les crampons. Chaque camp envoie des lettres à la mairie pour se plaindre de l'autre. Le site internet de la ville a une page entièrement dédiée à ce genre de doléances, où les deux factions sont invitées à se supporter l'une l'autre. Un discours qui relève du vœu pieux.



La pelouse n'est pas seulement jonchée de crottes de chiens, d'ailleurs. À cet instant, au beau milieu de la semaine, on y trouve aussi des tas d'emballages de fast-food abandonnés la veille au soir, ainsi que des dizaines de capsules vides de protoxyde d'azote. Mes camarades promeneurs ont beau détester les vestiges des soirées de la jeunesse insouciante, car oui, le parc est chaque soir occupé par des gens qui boivent, se défoncent et mangent des ailes de poulet avant de repartir soudainement en Uber ou à vélo électrique en libre partage, ces emballages abandonnés sont la principale raison pour laquelle nos chiens acceptent de venir ici. À l'affût, ils fouinent à la recherche des découvertes les plus prometteuses, sans se préoccuper du danger des os de poulet qui risquent de se coincer dans leur gosier. Et de faire la fortune du véto du quartier.

Il est seize heures passées et je suis seul avec Missy. Je fais le tour du parc, cela fait désormais partie de ma routine depuis un an, et grâce à cela je fais la moitié des pas que je suis censé faire chaque jour, ce qui ne m'empêche pas de ne presque jamais remplir mon quota. On est à la mi-mars, et il fait froid. Missy marche à côté de moi, non qu'elle soit une chienne particulièrement obéissante, mais j'ai une gourmandise dans ma main droite, un bâton tordu qui dégage une vague odeur de viande et qu'elle aime beaucoup. Elle est prête à me suivre et à faire une infinité de



tours dans l'espoir d'en avoir une autre bouchée. Si l'on n'y regarde pas de trop près, cela peut passer pour une forme de loyauté.

Devant nous, je vois des têtes connues qui marchent en duo avec leur compagnon de promenade. Il y a Tupac, un akita magnifique de la taille d'un poney Shetland, dont la seule présence fait aboyer de frayeur deux shih tzus à proximité, aussi admirables de courage qu'incapables de se défendre s'il le fallait. Le chien s'écarte, erre sur les côtés du parc, jouant de ses quatre pattes extraordinairement longues, et il a l'air si exotique que je ne peux m'empêcher de penser qu'il aurait davantage sa place dans la savane africaine qu'ici, dans ce recoin isolé de verdure urbaine. Tupac est un animal solitaire, bien qu'il appartienne formellement à Benji. Je n'ai parlé que rarement à Benji par le passé, et toujours brièvement, sa conversation me paraissant toujours confuse, faite de coq-à-l'âne et de déclarations inexplicables. La première fois, lorsque je lui ai demandé comment s'appelait son chien, il m'a répondu qu'il ne savait pas car « il ne me l'a jamais dit ». Mais il s'est passé de nombreux mois depuis, et je l'ai entendu appeler l'animal en appuyant excessivement sur la première syllabe : « Tuuuu-pac. »

Benji peut aussi bien être au début de la vingtaine qu'à la fin de la trentaine, c'est difficile à dire. Il porte presque en permanence le même t-shirt Star



Wars et est obsédé par tout ce qui concerne le Japon, même s'il n'a jamais voyagé plus loin que Cherbourg (un voyage scolaire, m'a-t-il expliqué). Quand il me remarque, ce qui n'est pas toujours le cas, il me salue en lançant « *Harigato* » et en s'inclinant exagérément. Aujourd'hui, il tire tranquillement sur un pétard tout en exécutant des mouvements de *bō-jutsu*, un art martial japonais centré sur le combat avec un bâton, un *bō* en japonais.

— Ce n'est pas un vrai *bō*, m'a-t-il fait remarquer un jour. C'est juste un morceau de bois. Mais j'adore le nom. *Bō*. Et puis j'aime bien la petite barre plate sur le O, l'accent. On dirait qu'il veut l'écraser mais qu'il ne peut pas parce que le O est trop... trop sûr de lui, tu vois ? Il résiste.

J'envie à Benji sa capacité à s'émerveiller du monde qui l'entoure, je l'imagine adepte de la méditation de pleine conscience. Je lui ai demandé une fois ce qui lui plaisait dans le *bō-jutsu*, un art qui semble à l'évidence au-dessus de ses capacités. Ma question l'a d'abord décontenancé, puis il a haussé les épaules en me montrant Tupac, qui reniflait un des arbres aux abords du parc.

— Tu sais ce qu'il mange tous les jours ? Il me coûte une fortune.

Je le regarde abattre son bâton verticalement, le faire tourner puis porter un coup sec vers l'avant. Il lui échappe souvent des mains, mais je



dois reconnaître que cela a l'air compliqué et que Benji est visiblement très défoncé. Ses mouvements me rappellent les scènes de combat du film que promeut son t-shirt préféré, avec Dark Vador et son fils et leurs sabres lasers lumineux. Malgré sa taille et ses rondeurs, car Benji est petit et trapu, légèrement en surpoids, il ne manque pas d'élégance, on dirait presque un danseur de ballet dressé sur la pointe des pieds, et il ne semble pas avoir froid malgré son absence de manteau. Il a complètement oublié son chien que je vois s'élancer au petit galop, faisant onduler son épaisse fourrure rouquine. La tête levée, Tupac traverse à fond de train un groupe d'écoliers tout juste relâchés des grilles de leur établissement, ce qui provoque des cris d'inquiétude des mères qui attirent leurs petits contre elles. Benji ne voit rien.

— *Haaaar*, entonne-t-il d'une voix méditative, les yeux fermés. *Sheee*.

Il sort de sa transe au moment où j'approche de lui. Ses yeux s'ouvrent, il m'observe avec un intérêt inattendu. Il retire le joint de la commissure de ses lèvres, et un instant je crois qu'il va me proposer de tirer dessus. Mais à la place, il sourit de manière désarmante et je comprends instantanément à quoi il ressemblait quand il était enfant. Et de fil en aiguille, j'en viens à m'interroger sur sa mère. Où est-elle dans sa vie d'adulte ?



— Eh, mon frère, dit-il. Tu pourrais me prêter dix balles, tu crois ? Je te vois tout le temps ici, fidèle au poste, et tu me vois aussi, donc tu sais qu'il n'y a pas d'embrouille. File-moi vingt plutôt, et je te rembourse la semaine prochaine, pas de souci.

La pluie qui menaçait depuis mon arrivée se met à tomber, en même temps que la fatigue physique qui m'accablait depuis une heure. Ça me prend toujours par surprise alors même que je suis habitué maintenant. C'est une fatigue qui n'a aucun rapport avec celle que je pouvais éprouver quand ma santé était encore optimale, celle qu'on ressent à la fin d'une longue journée. Elle est différente. Plus globale, plus insurmontable. Et elle ne vient pas de l'épuisement habituel, mais du simple fait que mon énergie ne se reconstitue plus aussi efficacement qu'elle le devrait, sans doute à cause d'une vieille maladie auto-immune qui a rendu mon corps aussi peu fiable qu'une voiture d'occasion au passé douteux. Cet épuisement va rendre la marche du retour longue et pénible, et d'autant plus que je ferai des efforts pour ne rien montrer de ce que j'éprouve aux gens que je croiserai. Je réussirai à ne pas m'écrouler avant d'arriver devant ma porte d'entrée, et je sais que cette sensation mettra plusieurs heures à me quitter, que je devrai subir les programmes de télévision de début de soirée dans un état de stupeur avant qu'elle





le fasse, et qu'ensuite je m'enfoncerai dans la nuit comme dans une mélasse.

Mais je sais aussi, à force d'habitude, voir le côté positif de la situation, cet état d'esprit est important pour espérer guérir et préserver ma santé mentale. Et je sais donc que je serai encore là demain avec la chienne, les petits pas menant, avec le temps, je l'espère, à de plus grands, cette promenade quotidienne faisant désormais partie de ce que plusieurs médecins ont appelé ma rééducation, « aussi bien mentale que physique ». Personne au sein du corps médical ne semble vraiment savoir comment soigner la maladie qui m'afflige, on me dit qu'elle est mystérieuse, et en fonction de la personne que je consulte, soit elle n'a pas de nom soit elle porte des noms différents et contradictoires. Quoi qu'il en soit, l'amélioration de ma condition est possible, on me le répète constamment. Mes recherches sur Internet me suggéraient le contraire, bien entendu, de sorte que je ne fais plus de recherches sur Internet à ce sujet. Pour garder un certain niveau d'espoir, je dois rester positif. La chienne me permet de rester positif, et c'est d'ailleurs l'une des premières raisons pour laquelle nous l'avons prise. C'est pour elle que j'enregistre mon travail chaque après-midi et ferme les onglets ouverts avant de quitter mon fauteuil de travail et de faire cet exercice quotidien, qui améliore ma tonicité tout en



me fournissant plus de distractions que je n'aurais cru possible.

Devant moi, Missy se roule sur le dos, frottant sa fourrure contre une odeur qu'elle vient de découvrir, et dont je sais que je la laverai à l'eau tiède ce soir au cas où elle serait nocive. Comme ce serait malotru de l'interrompre, je n'en fais rien. J'attends qu'elle ait terminé puis je l'appelle, une fois, et je la regarde avec fierté bondir sur ses pieds en un instant, jeter un regard alentour avant de me repérer, puis de me rejoindre d'un pas tranquille. Sur son chemin, elle emboîte le pas à Tupac, dont elle se méfie copieusement et avec qui elle préfère par conséquent garder une certaine distance. Difficile de croire qu'ils sont de la même espèce : il fait quatre fois sa taille. Je dis au revoir à Benji, il me remercie en pliant le billet et en le rangeant dans la poche de son jean avant de tomber à genoux devant Tupac pour lui faire un baiser esquimau, et l'animal réagit en prenant la seule pose de yoga qu'il connaisse : le chien tête en bas. Sa queue se dresse subitement, projetant des gouttelettes en l'air.

Nous retournons vers l'entrée du parc. Depuis un an, ce chemin nous est si familier que nous le faisons en pilote automatique. Je vois Elizabeth et Pavlov au loin, mes amis de promenade quotidienne, mais je n'ai pas la force de leur parler à cet instant, et j'espère que Pavlov ne m'appellera pas. J'aperçois